

Miroslaw Sledz



Mémoires de Miroslaw Sledz

L'enfance.

Le 16 juin 1961, quelques minutes après que je vienne au monde, un ramoneur a traversé le couloir de l'hôpital où je venais de naître. Ce **qui n'a pas échappé** à mon père en attente de sa progéniture. *"Un ramoneur dans un hôpital!"* s'est-il étonné pendant une fraction de seconde. Mais plongé dans ses pensées, il n'a pas réagi: **ce qui était** peut-être une erreur...

Mon père n'était pas superstitieux et ne croyait **pas aux boniments**, mais qui sait, s'il avait attrapé par le revers l'infirmière qui passait à **ce moment** précis à côté de lui, ma biographie ne serait peut-être pas aussi poisseuse! J'aurais peut-être **même** eu de la chance. Je suis né le **premier** des six enfants de mon père Edouard et de ma mère Irène et le **seul** de sexe mâle. Les cinq créatures qui sont arrivées après moi n'étaient **seulement et uniquement** que des femmes. Je puis donc dire avec fierté que j'aurai été le seul triomphe de la **famille sur la malédiction** qui a tanté mon père tout au long de sa vie.

Mes parents étaient originaires d'un petit village du sud de la Pologne.

Mes parents ne voyaient aucun avenir dans leur village . Ils sont venus en Poméranie à la recherche de travail et Gdynia s'est avérée pour eux une ville prometteuse. Mon père a trouvé du travail dans les chantiers navals militaires, très vite il a reçu un logement de fonction et quand je suis venu au monde, mes parents avaient déjà les clefs d'un appartement situé au bord de la mer, exactement là où se trouvent aujourd'hui ces deux hôtels triangulaires.

En face du bâtiment où j'ai vécu mes quatre premières années il y avait un petit jardin qui fut, pour moi et pour tous les petits enfants du coin, une aire de jeu. Je me rappelle bien mieux ce jardin que l'appartement car c'est là qu'a eu lieu ma première leçon de dessin. Il n'y avait pas de bac à sable ni de jouets car c'était au-dessus des moyens de mes parents, donc notre jeu préféré était de dessiner des figures dans le sable à l'aide d'un bâton. Cette activité nous absorbait au point que le soir, lorsque nos parents venaient nous rechercher, nous étions sales de la tête au pieds.

Chaque été les parents nous emmenaient dans leur village natal où je passais toutes les vacances. Ces voyages me faisaient plaisir, car je passais tout le trajet le nez collé à la fenêtre du train, avalant avec curiosité chaque détail de ce dragon filant à toute allure.

Pendant un de ces voyages, j'avais alors trois ans , j'ai été victime d'un accident qui a marqué toute ma vie. Pas loin de la maison de ma grand-mère se trouvait un puits peu profond qui exerçait sur moi un étrange pouvoir magnétique. Chaque enfant se trouve, en fait un lieu de prédilection qui l'attire spontanément. Pour moi c'était le puits en question. Je tournais sans arrêt tout autour, parfois je me penchais par-dessus pour observer mon image, ou je frappais l'eau avec un bâton en observant avec plaisir les remous de la surface réfléchissante. Un jour je me suis penché un peu trop et j'ai fait le plongeon. Par chance ma grand-mère était dans les parages et m'a extrait de ce puits. Mes oreilles étaient toutes rouges. Le médecin le plus proche habitait dans un autre village éloigné d'une dizaine de kilomètres. C'était un rebouteux à la réputation plus que douteuse. Mes parents ont dû prendre la décision immédiate du retour à Gdynia et ce bien que les vacances venaient à peine de commencer. Je me rappelle que mes oreilles me faisaient horriblement mal et pendant tout le voyage j'hurlais comme un cochon qu'on égorge!...

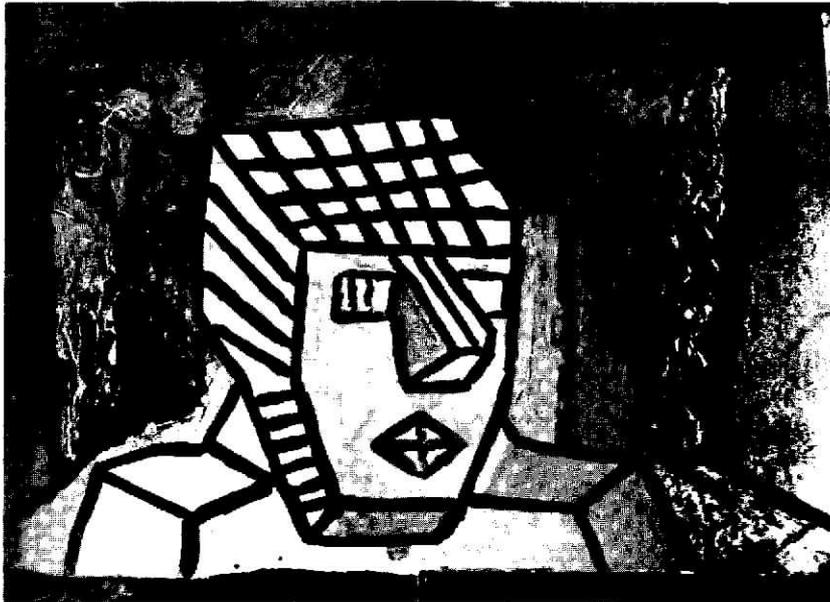
Mes parents ne savaient plus que faire, ils me tenaient l'un après l'autre et le reste des voyageurs observaient avec mépris ce même que rien ni personne ne pouvait calmer...





De retour à Gdynia je me suis retrouvé tout de suite à l'hôpital mais mon concerto continuait de plus belle. Tout le personnel de l'hôpital était à pied d'oeuvre. Le médecin et les infirmières me proposaient toutes sortes de jouets pour que je me calme, mais autant donner à un chien quelques sous pour s'acheter une niche. En fait, j'hurlais comme un vieux drap qu'on déchire et la moitié du personnel se bouchait les oreilles, incapable de supporter ce vacarme. A ce moment, mon père à claqué des doigts et chuchoté quelque chose à l'oreille de ma mère. Il sortit de l'hôpital et revint peu après en tenant en main une feuille de papier et un crayon. Ce qui se passa alors parut relever d'un miracle et mon père, qui me l'a raconté bien plus tard m'a juré **qu'il n'oublierait jamais le silence** qui éclata brusquement dès que le

crayon fut entre mes mains. Tout le monde s'est tige, les yeux rivés sur un seul point. Non seulement ils ne bougeaient plus mais ils n'osaient plus respirer de peur que mes hurlements reprennent. Le silence fut tellement effrayant que la seule mouche volant sous ce plafond bourdonnait comme un aspirateur. Quelques bonnes minutes passèrent avant qu'un des médecins eût l'audace de bouger une main. Quelqu'un d'autre a poussé un profond soupir; comme je ne réagissais pas, quelqu'un a fait un pas en avant et l'infirmière proche de la porte s'est esquivée dans le couloir. Dans l'hôpital le calme béni s'est mis à régner, et tous ont repris leurs occupations. Mes parents ont pu quitter l'hôpital discrètement et le crayon que je tenais en main faisait des mouvements mystérieux qui me permettaient d'oublier la douleur et le monde entier. C'est ainsi que le crayon est devenu ma première grande passion qui remplissait mes longues et tristes journées à l'hôpital. Mes séjours s'y répétaient systématiquement d'année en année, et à l'âge de sept ans j'étais devenu l'artiste célèbre attitré, dessinant sur commande pour les infirmières, des natures mortes ou de drôles de caricatures. Malgré les traitements constants, mon ouïe se dégradait de plus en plus. Je suis entré à l'école primaire trois mois en retard. Plusieurs bandes s'étaient déjà formées et je n'ai pu m'intégrer dans aucun groupe. J'observais avec tristesse ces bandes joyeuses qui se jetaient des sacs de chaussures et des cartables. Et les garçons qui tiraient les queues des filles. Je suis rapidement parvenu à rattraper mon retard et j'ai même dépassé le reste de la classe. Etant à l'écart des amusements, j'avais beaucoup de temps pour étudier. Pour le dessin je n'avais que des mauvaises notes car la maîtresse était sûre que c'étaient mes parents qui en étaient les auteurs. Quand j'ai apporté à l'école un dessin particulièrement raffiné représentant l'arbre de Noël farci de nombreux éléments, la maîtresse a flanché et m'a ordonné de revenir le lendemain avec mon père. Celui-ci a écouté attentivement la tirade de la maîtresse, tout surpris car il était persuadé que c'était une évidence que les enfants de sept ans dessinent de la sorte. Revenu à la maison, il m'a enguirlandé en m'ordonnant de m'adapter au niveau de la classe. Je me suis mis à dessiner mal et j'ai dès ce moment reçu des meilleures notes



Moins je mettais d'application, plus les exclamations de la maîtresse décuplaient ainsi que la reconnaissance de mes camarades. Face à cette situation, mon intérêt pour le dessin a périclité et finalement disparu. Je me suis mis à dévorer les livres. Ma première lecture préférée fut "les enfants de Bullerbyn". Je l'ai lu au moins une dizaine de fois. Puis j'ai emprunté à la bibliothèque tout ce qui me tombait sous la main et avec cette passion de la lecture, j'ai

commencé à négliger l'étude. Mais de plus mes résultats chutèrent aussi car j'entendais de moins en moins bien et mon opération dut être décidée. Un jour de l'hiver 1972 mon père me prit par la main en me disant: "*sois brave mon fils*". Nous sommes partis à Gdansk et je me retrouvai pour la première fois à l'académie de médecine. Cet hôpital m'apparut plus agréable que la triste clinique de Gdynia. Il était mieux équipé et avait une salle de jeux séparée où on pouvait jouer et regarder la télé. J'ai été calme pendant une dizaine de jours, jusqu'au moment où j'ai vu un garçon à qui on avait ôté son bandage. Son oreille était recousue vers l'intérieur: c'était vraiment affreux. Je me suis mis à paniquer et j'ai demandé à mon père si on allait me faire la même chose qu'à lui. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, que mon oreille resterait intacte, à la bonne place, et qu'il fallait simplement m'exciser un osselet. Quand j'ai entendu ça, mes genoux se sont mis à se plier encore un peu et je suis tombé dans les pommes. J'ai demandé avec une voix faiblarde pourquoi on devait m'enlever un os et si c'était vraiment indispensable. Mon père a répondu que c'était la seule issue et qu'après cette opération j'entendrais très bien. J'ai attendu cette opération comme un condamné à mort attend la guillotine. Un beau jour vers 10 heures du matin, l'infirmière est arrivée et m'a dit de me préparer. J'ai commencé à me sentir mal et que dire de plus... Je me suis enfui pour me dissimuler dans une cachette que j'avais trouvée auparavant dans le corridor, sous l'escalier. Après un instant ils ont commencé à hurler, à lancer des cris, des jurons et ils couraient dans tous les sens pour me retrouver, à travers tout l'hôpital. Moi je suis resté assis comme une souris en dessous d'un balai. Jusqu'au moment où un médecin m'a trouvé dans ma cachette. Je me suis mis en boule le plus que j'ai pu en le fixant avec un regard terrorisé. J'étais sûr qu'il allait me tirer par les oreilles et me donner une raclée. Le médecin m'a regardé chaleureusement, a tendu doucement la main et m'a dit calmement d'une voix posée: "*viens, n'aie pas peur*". Comme hypnotisé, je suis sorti de ma cachette. Le médecin m'a pris par la main et conduit à son cabinet et on dirait qu'il a réussi à me sortir de la tête mes idées noires. Il m'a touché dans mon amour propre. Le jour suivant, je suis entré la tête haute, courageusement dans la salle d'opération. Je me suis couché sur la table, on m'a fait une piqûre et quand j'ai repris connaissance, c'était déjà terminé. Ma tête me faisait horriblement mal. J'étais tout enturbanné de bandages. Les sons me parvenaient avec une force décuplée, donc l'opération avait réussi! J'entendais de nouveau! Une dizaine de jours plus tard, quand on m'a enlevé mon pansement, j'ai immédiatement retrouvé l'ouïe. J'étais encore toujours obsédé par la vision de ce garçon à l'oreille recousue vers l'intérieur. Mais mon oreille était bien entière et au toucher, je sentais le petit vide laissé par l'os amputé. J'ai soupiré de soulagement: "*j'ai une oreille!*" criai-je à travers tout l'hôpital, d'une voie enjouée, en provoquant la joie du personnel et des patients.

La guitare.

En 1982, pendant la coupe du monde de football, au moment où l'équipe polonaise a battu l'Espagne, j'ai brusquement recommencé à mal entendre. C'était peut-être l'effet de la canicule qui fut inouïe cet été-là. Une frayeur totale m'a envahi. Je voyais les gens bouger les lèvres sans discerner le moindre son. J'ai sombré dans un état suicidaire. Immédiatement conduit à l'hôpital, j'étais convaincu que j'étais bon pour une nouvelle opération salvatrice. Il ne m'est plus passé par la tête la moindre idée de m'enfuir, au contraire, j'attendais cette salle d'opération comme on attend le Messie. Mais les jours et les semaines passaient et je ne prenais que des pilules. Au bout d'un séjour de six semaines, le directeur de l'hôpital m'annonce que tout a été tenté et que la seule solution est l'appareil auditif. A ces mots, je m'effondre : *"Ainsi, il n'y a rien à faire, je suis sourd"* m'écriai-je dans tout l'hôpital. *"Ne vous en faites pas"* dit le médecin. *"Vous recevrez un appareil qui vous permettra d'entendre comme tout un chacun"*.

Je n'en croyais rien, j'étais persuadé que je resterais sourd toute ma vie. J'étais dans le pire des états.

Mais lorsque finalement je fus conduit chez le spécialiste et que l'on me posa l'appareil sur l'oreille droite, j'ai bien cru que c'était de la magie pure. Un léger tapotement de la main sur l'accoudoir du fauteuil se répercutait carrément comme des coups de marteau piqueur. J'ai sans doute eu ce bonheur d'entendre un vrai son pour la première fois de ma vie. Mon état de profond désespoir s'est transformé en véritable euphorie. Je voulais crier, chanter, danser. Je suis sorti de l'hôpital au moment où il y avait des affrontements dans la rue entre civils et CRS des brigades zomo. Les déflagrations retentissaient dans ma tête avec une telle violence que j'avais peur que ça fiche en l'air mon appareil tout neuf. Enfin le monde m'appartenait. Toutes les barrières tom-

baient devant moi. Lorsque je réintégrai ma chambre, j'ai aperçu une guitare rouge, flam-bant neuve, appuyée sur le mur. J'ai délicatement effleuré les cordes de mes doigts. Et le son s'est propagé avec un chouette écho à travers toute la pièce. Je rêvais d'une guitare depuis plusieurs années, tout en me disant qu'avec mon oreille déficiente c'était un rêve irréalisable et voilà qu'un beau jour, l'utopie abstraite me tombe entre les mains. J'ai empoigné la guitare, fasciné par le son d'une corde après l'autre. J'ai découvert un tout nouvel univers. J'avais l'impression d'être un nouveau-né qui reçoit son tout premier joujou. Rien ne pouvait me séparer de mon instrument. J'avais un ami qui jouait comme Jimmy Hendrix. Inlassablement, jour après jour, il m'a montré tous les accords.



M. Elie

Activité artistique.

Calendrier, juin 1991: je commence à travailler à l'atelier protégé Littoral comme couturier à la confection.

Août 91: je fais la connaissance d'un groupe de jeunes filles qui travaillent dans la salle d'à côté. Elle n'est séparée de la nôtre par aucun mur mais par du verre. Une des jeunes filles me plaît particulièrement. Je tombe amoureux, dès le premier regard.

20 août 91: Janet, c'est le nom de cette jeune fille, Janet donc, vient travailler dans ma salle pour faire des heures sup. Elle accepte mon invitation à aller danser, mais en précisant qu'elle ne peut pas sortir ce soir-là, mais à une autre occasion peut-être.

Septembre 91: Janet revient de congé et elle se débîne. Je sens bien qu'elle veut se libérer de sa promesse. Mais elle me demande de développer les photos de l'excursion à Lichenia.

Octobre 91: pour la première fois depuis mon enfance, je reprends un crayon en main et je fais un album en ornant de dessins des photos de Janet en habits d' Arlequin. Je fais quelques autres trucages, comme une photo en forme de carte de jeu et des miniatures photos se plaçant dans une boîte d'allumettes.

Novembre 91: mes sentiments pour Janet ne font qu'augmenter. Je lui écris une petite carte avec une déclaration d'amour et, une semaine plus tard, une lettre en Français accompagnée d'un album rappelant la tour Eiffel découpée sous forme de photo-montage en forme de coeur.

Aucune réaction de Janet.

Janvier 1992: je fabrique en velours et en tissu un drôle d'Arlequin et pendant la pause du déjeuner, je m'approche de la machine de Janet et je le mets en position, menton appuyé sur la main et jambes croisées. Une heure après, Janet entre avec une triste mine dans ma salle et commence à coudre un overlock juste en face de moi. Je ne réagis pas, je ne dis pas un mot, je suis fâché.

Mars 92: je dépose sur la machine de Janet une rose blanche. Janet écrit une lettre qu'elle me fait parvenir par l'intermédiaire d'une copine. J'y trouve des fautes d'orthographe. Je tombe dans une dépression. Je vais dans un café et je me réveille au milieu de la nuit près d'une vieille voie de chemin de fer avec les pantalons laminés.

Avril 92: j'achète du matériel pour peindre. Je dessine une première esquisse de mon premier tableau: "la jeune fille aux fleurs". J'essaye de reproduire de mémoire le profil de Janet. J'arrive à trouver une certaine ressemblance. J'amène le tableau terminé à l'atelier et je le pends au fumoir, attendant une réaction enthousiaste de Janet: au lieu de ça je ne vois que dédain sur son visage.





Juin 92: j'entre au fumoir, j'y vois Janet assise avec sa copine. "*Je l'aime*", lui criai-je en m'asseyant à côté d'elle. Janet éclate de rire et quitte la pièce.

Septembre 92: je commence à courir les librairies. Je regarde tous les albums concernant la peinture, j'approfondis l'histoire de l'art et je tente une copie des tableaux les plus marquants pour moi de la renaissance et du cubisme.

Octobre 92: je peins une copie de l'oeuvre de Léonard de Vinci: "La dame à l'hermine" et je l'amène à l'atelier. Je reçois l'approbation d'une partie de l'équipe, le reste se moque de moi. Mon équipe décide d'organiser une galerie dans l'atelier.

Novembre 92: je peins le tableau de Picasso: "Les Demoiselles d'Avignon".

Décembre 92: ma salle se change

en galeric. Le comité directeur offre une récompense d'un million de zlotys pour un concours et en propose l'extension à d'autres salles. Les oeuvres proposées par les équipes voisines sont vraiment horribles. Après avoir essayé de préciser un petit peu de quoi il s'agit, on en arrive à décider de tuer le mouton et d'oublier toute décoration de l'atelier.

Janvier 93: j'ai coupé tous les ponts avec Janet. C'est alors que j'ai mon premier contact avec le psychiatre de l'atelier des invalides, le docteur Skoczowski. Il me prescrit de la "Thoridazine" mais après quelques jours je renonce à tout traitement. Je commence à peindre toute une série de petits tableaux sortis de mon imagination: des natures mortes, des caricatures. Je tombe dans une dépression extrême.

Mars 93: on me transfère de la couture à la coupe du cuir. A cause de la brigadière (de la chef d'équipe), après deux semaines, je fais le chemin inverse avec l'annotation: "inapte". De 85 à 89 j'avais pourtant travaillé dans ce type d'atelier sans aucun problème.

Avril 93: je peins quelques grandes marines. J'essaye aussi de concevoir ma propre genèse, ma création du monde. Après avoir peint quelques tableaux, je renonce complètement aux scènes bibliques.

Mai 93: je peins "Les Tournesols" sur un fond violet ainsi que le tableau: "Coucher de soleil sur Kolibki" (c'est à dire le lieu où je travaillais).

Juin 93: Le chef d'atelier prend la décision de ne pas renouveler mon contrat. Je suis sous le choc. Je ne peux pas me faire à l'idée que je ne reverrai plus jamais Janet.

25 juin 93: dernier jour de mon séjour à Kolibki. Je m'esquive pendant la pause dans la salle d'à côté et je regarde la liste des présences pour essayer de retrouver le nom de famille de Janet. Ça alors! Son nom est "Krupa". C'est identiquement le nom de jeune fille de ma mère!



26 juin 93: je suis maintenant à la maison. Ma tête me rappelle un ballon gonflé. Janet Krupa et moi renvoyé pour activité artistique. Je dois absolument faire se dégonfler mon crâne. Je prends un carton et un crayon, je fais une croix, une deuxième, une troisième. Je continue à dessiner et je suis curieux de voir ce qui en sort. On dirait une femme. Le poids sur ma tête a diminué. Quelqu'un a branché un aspirateur. Je vais voir dans la pièce d'à côté: ma soeur regarde la T.V. L'aspirateur est en place dans un coin. Qu'est-ce qui se passe? D'où vient ce bruit? Finalement je continue à dessiner des traits tout simples. Est-ce un style nouveau? Est-ce une copie de Rembrandt, Picasso? Ben non, Rembrandt plaçait les femmes dans une combinaison de courbes. Picasso

dans un trait continu et moi ici j'ai une combinaison de traits tout droits.

Du 26 juin au 5 juillet, je fais une série d'esquisses pour un nouveau tableau. Dans mon bloc-note à la date du 26 juin figure la mention suivante: "Création du Quadrisme".

Du 6 au 11 juillet: "Les Demoiselles de Kolibki", premier tableau "quadrisme" (format: 140 x 200 cm).

12 juillet: début de la période verte: "Femme dans un fauteuil".

De juillet à août 93, je fais toute une série de tableaux "quadrismes". Je me trouve dans la quatrième dimension. J'ai vraiment l'impression que quelqu'un m'a branché sur un autre canal. Le bourdonnement dans mes oreilles me rappelle un sifflement d'avion à réaction filant à la vitesse de la lumière. Je dessine des natures mortes, des fleurs, des paysages.

Août 93: "Quadrisme analogique": "Yougoslavie", "petit bricoleur", "conversation" etc... Je travaille la transparence et la superposition de divers éléments assimilés.

Septembre 93: "Femme au bain". Je projette dans l'espace tous les fragments du visage: yeux, nez, bouche, oreilles.

Août 93: série "Kolibki history". Nostalgie du paradis perdu. ma dépression augmente. mes bourdonnements se font de plus en plus forts. Fuite fréquente dans l'alcool.

Novembre 93: "Quadrisme analytique": "Femme en chemise" anatomie métallique. Mes crises psychiques se rapprochent de plus en plus. J'envoie une lettre au docteur Skoczowski de l'atelier protégé et je lui demande de bien vouloir me remettre au travail à Kolibki. Pas de réponse.

Décembre 93: le bourdonnement dans mes oreilles se fait de pire en pire. Je n'arrive plus à dormir la nuit. C'est alors que commence mon traitement au dispensaire de santé mentale de la rue Traugutta chez le docteur Magdalena Tyszkiewicz.

Le 15 décembre 93: augmentation dramatique des bourdonnements. Nuits d'insomnies et refuge dans l'alcool dans le but d'arrêter la douleur. Le jour suivant c'est une vraie lutte pour la vie. J'ai une crise profonde. La douleur s'est répandue à tout l'organisme. Il faut prendre la décision d'arrêter l'alcool. Je commence un traitement intensif.

Du 15 au 20 décembre 93, je fais la connaissance du Docteur Tyszkiewicz en personne et elle décide de promouvoir mes oeuvres en vue d'une exposition à Bruxelles et peut-être à New-York. Je suis vraiment heureux, mais cette lutte dramatique pour la survie continue en moi.

24 décembre 93: un petit peu de progrès.

Du 27 au 31 décembre 93, ça continue à aller mieux. Les crises reviennent encore mais avec une force nettement inférieure. Je recommence à peindre, notamment "Les soeurs siamoises". Troisième branche du quadrisme: "Quadrisme cybernétique": "Les trois femmes". Début de la période bleue. Je fais toute une série de tableaux dans deux directions. Un cycle coloré de femmes cybernétiques ainsi qu'une série de sombres tableaux bleus représentant des scènes de la vie quotidienne.

Fin provisoire de l'autobiographie de Miroslaw Sledz.
Traduit du Polonais par Pierre-Michel Zaleski.

Depuis quelques années Pierre-Michel Zaleski mène un travail d'échange et de collaboration culturelle entre la Pologne et la Belgique.

Dans le domaine des Arts Plastiques Pierre-Michel a amené plusieurs artistes professionnels et autodidactes à exposer en Belgique, dans celui du théâtre il est co-fondateur de l'asbl "EPICY". Il a également constitué une importante collection d'affiches polonaises.



MIROSLAW ŚLEDZ

Urodziłem się 16.06.1961 r. w rodzinie inteligentnej. Ojciec był z zawodu technologiem, a matka nauczycielką. Rodzice pochodzili z woj. kieleckiego i przyjechali do Odyni w poszukiwaniu pracy. Latem 1964 roku przebywając na wakacjach na wsi uległem wypadkowi, który pozostawił ślad na całe życie. Wpadłem do studni i po ostrym zapaleniu ucha środnego zaraziłem się głuchotą. Niemal całe dzieciństwo spędziłem w klinikach laryngologicznych. Zaraziłem się rysować w wieku 3 lat i do czasu podjęcia nauki w szkole podstawowej nie robiłem praktycznie nic innego. Później rysowanie przeszło na dalszy plan ustępując miejsca nauce i innym fascynującym zajęciom. Jak gra w piłkę nożną, na przykład. Dużo czasu poświęcałem na czytanie książek, mówiąc dokładnie w pierwszych klasach podstawówki czytałem jedną książkę, tom i z powrotem, były to "Dzieci z Bullerbyn". Stało się dla mnie irytujące szczególnie na lekcjach, kiedy to wstydziłem się prosić nauczyciela, aby powtórzył zdanie zastępując niedostępszne słowo bardziej wymiennymi wyrazami.

Pod koniec szkoły podstawowej zainteresowałem się fotografią, później muzyką, potem również opowiadania i teksty do piosenek, cytatem

literatury włoską i francuską, takich pisarzy

Jak Zola, Aleksander Dumas, Wiktor Hugo itp.

W międzyczasie skończyłem zaocznie Technikum

Kalnianów i pracowałem w kilku firmach, ale

w żadnej z nich nie utrzymałem się zbyt

długo ze względu na swój autystyczny

temperament (W 1991 roku podjąłem pracę

w firmie romantycznie położonej na zalesionym

wzgórzu w Kolibkach i tam, przebudując

w naszym towarzystwie młodych dziewcząt

odkryłem swoje autystyczne powołanie.

Zaczęłem czytać książki o malarzach,

głównie z epoki renesansu, były to dzieła

Twina Stone "Udęka i ekstaza", "Leonardo

da Vinci", "Biblia w malarstwie, później

zainteresowanie zaczęło przesunąć się w kierunku

handrujes współczesnym - "Roland Penrose"

Picasso, "Francis Gilot" - "Życie z Picassom",

"Peuvre Sichel" Modigliani, Twina Stone "Polska żyje",

cola sewia "Geniusze sztuki" - Rembrandt, van Rijn,

Francisco Goya, Albrecht Durer, Katsushiko Hokusai,

Vincent van Gogh. Odwiedziłem również biblioteki

i księgownię przychodzący wszyscy obłąkani

świątecznego malarstwa i tak zapobiegłem się

z twórczością takich artystów jak: PAUL KLEE,
MUNCH, CHAGALL, MATISSE, CEZANNE, DALI,
MONDRIAN, LEGER, wymieniam tych, którzy
zainteresowali mnie najbardziej i stanowili
inspirację do stworzonego później przeze mnie
stylu o nazwie „kwadratem”

Swoje pierwsze obrazy przyniosem do zakładu
i wieszadłem na ścianach firmy w której
pracowałem. Wywalało to lawinę komentarzy
i trochę zamieszania. Kierownictwo spółdzielni
pochwaliło moją twórczość i wyptało
nawet premię - jednak działalność artystyczna
odbiła się na wydajności i w końcu
wyłądowność na ulicy.

Dobrym tego strona było to, że mogłem
całkowicie skoncentrować się na sztuce.

Wtedy właśnie doznałem oświecenia które
pozwoliło mi stworzyć własny styl.

Pierwszy obraz formatu 190 x 200 cm
zatytułowałem „PANNY Z KOLIBEK”.

Później malowanie pochłonięto mnie bez reszty.

Przez pół roku namalowałem 200 obrazów

jednak odbyło się to kosztem pogorszenia
stanu psychicznego na skutek utraty

kontaktu z otoczeniem. W grudniu 1993

trafiłem do Klubu „Miłośników Sztuki

gdzie poznałem Madam Tyszkiewicz,

oraz Michela Zateckiego, a także kilku artystów z którymi kontakt podtrzymywał na duchu i pozwalał kontynuować rozpoczęte dzieła.

Na początku 1994 roku przeżywałem kryzys - w marcu wróciłem do malowania rozpoczynając serię "Desparates" - wielkie szalenstwa.

Po pierwszych prostych, jednosylwetkowych obrazach z 93 roku podjąłem się kompozycji bardziej rozbudowanych tematycznie, scen rozróżnionych, a nawet dramatycznych - "Most samobójców",

"Spoleczeństwo na gateru", "W imieniu prawa",

"Ociężte ucho", "Trzy tysiące mil pod ciężarówką",

"Podróż na dachu pociągu", "Buudel na kółkach",

"Ekshibicjonista na ulicy", "Krywa wieża w Pizie"

itp. Latem - pragnąc wyrazić swadki wyrazu rozbitem obraz na drobna, geometryczna, siateczkę

komponując przedmioty złożone z wypukłych klocków. Powstało w tej "analitycznej" wersji

sporo martwych natur, kilka sylwetek

twarzy i inne kompozycje. W 1994 roku

namalowałem około 100 obrazów. W sumie -

około 400. Co chciałbym powiedzieć poprzez

sztukę? Nic. Chciałbym żeby moja sztuka

mówiła sama przez siebie. Moim marzeniem

jest to, aby mój kwadrans zainteresował cały świat.

Miroslaw Śledź